IdeAs

Idées d'Amérique

13 | 2019

La photographie documentaire contemporaine dans les Amériques

Maya Kandel, *Les États-Unis et le monde, de George Washington à Donald Trump*

Paris, Perrin, 2018, 193 pages

Isabelle Vagnoux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ideas/5702>

DOI : 10.4000/ideas.5702

ISSN : 1950-5701

Éditeur

Institut des Amériques

Référence électronique

Isabelle Vagnoux, « Maya Kandel, *Les États-Unis et le monde, de George Washington à Donald Trump* », *IdeAs* [En ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ideas/5702> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideas.5702>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

IdeAs – Idées d'Amérique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Maya Kandel, *Les États-Unis et le monde, de George Washington à Donald Trump*

Paris, Perrin, 2018, 193 pages

Isabelle Vagnoux

RÉFÉRENCE

Maya Kandel, *Les États-Unis et le monde, de George Washington à Donald Trump*, Paris, Perrin, 2018, 193 pages

- 1 « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ». La célèbre formule de Nicolas Boileau s'applique parfaitement à cet ouvrage concis dans lequel Maya Kandel, historienne, chercheuse associée à Paris III, réussit le tour de force d'analyser en quelque 180 pages les ressorts, les évolutions et les cycles de la politique étrangère américaine sur plus de deux siècles, tout en les entrelaçant avec les moments-clés de la politique intérieure et les mythes fondateurs – exceptionnalisme, unilatéralisme ou neutralisme (plutôt qu'isolationnisme), destinée manifeste, poursuite du bonheur... – qui ont façonné l'identité du pays. Les figures emblématiques ne sont pas absentes : Washington, Seward, Mahan, Wilson, Kissinger, pour n'en citer que quelques-unes, contribuent à donner vie à ce texte rédigé dans un style alerte.
- 2 L'un des fils conducteurs de l'ouvrage est le rôle du Congrès. Représentant du peuple américain à Washington, il se trouve au cœur de la vie politique et la Constitution prévoit bien, entre l'exécutif et le législatif, « une invitation à lutter pour le privilège de conduire la politique étrangère du pays » (30), selon la formule du politiste Edward Corwin. Son rôle central explique les liens entre politique intérieure et politique étrangère, et « permet de comprendre les évolutions brusques et souvent imprévisibles de celle-ci, dans le sens de la retenue comme celui des excès » (34).

- 3 L'essence de *Les États-Unis et le monde de George Washington à Donald Trump* trouve illustration dans la formule du Secrétaire d'État de J.F. Kennedy, Dean Rusk, « les thèmes centraux de la politique étrangère américaine sont plus ou moins constants. Ils trouvent racine dans le type de peuple que nous sommes [...] et dans le contexte de la situation mondiale ». Au cœur de l'identité américaine, l'exceptionnalisme fait osciller le pays entre « tentation de l'isolement », précisément « pour protéger l'expérience américaine », et « vocation messianique » (20). Maya Kandel s'attache, dans cet ouvrage à tiroirs, à montrer l'alternance, les tiraillements, la concomitance, parfois, entre ces deux expressions de l'identité américaine, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières.
- 4 Préférant parler de neutralisme ou d'unilatéralisme, l'auteur prend nettement ses distances avec le mythe de l'isolationnisme qu'elle bat en brèche tout au long de l'ouvrage, arguant que l'expansion territoriale du XIX^e siècle relève bien de la politique *extérieure* et participe de l'ambition née avec George Washington, à savoir « la construction d'une grande puissance » (13). Pourtant, cet attribut a la vie dure puisque, même en dehors de la période la plus communément connue comme « isolationniste », entre les deux guerres mondiales, avec l'essor du mouvement *America First*, l'auteur reconnaît que le Congrès est « presque structurellement isolationniste » (32, 98), de même que la population américaine (101).
- 5 L'exceptionnalisme américain se manifeste aussi, a contrario, par un vigoureux interventionnisme. Les États-Unis, puissance impérialiste ? Oui, mais d'un nouveau type. L'auteur souligne même un « malaise américain à être une puissance impérialiste sur le modèle européen » (71) et le refus du Congrès à avaliser la colonisation par l'annexion de territoires (73). Le président Wilson, n'avait-il pas d'ailleurs résumé ainsi ce « malaise » après l'acquisition de Porto Rico et des Philippines, à l'issue de la guerre contre l'Espagne : « Les possessions insulaires ne sont pas adaptées à la transformation progressive des territoires en États. Ce sont des dépendances, et elles demeureront ainsi, jusqu'à ce qu'elles atteignent le stade où elles deviendront peut-être indépendantes, ou bien autonomes. » Les États-Unis inventent alors une autre forme d'impérialisme, « privé », au service des intérêts économiques, une « diplomatie du dollar », sans aucune « ingérence dans les affaires intérieures des pays concernés »... stratégie qui ressemble étonnamment à celle mise en place aujourd'hui par la Chine, remarque l'auteur (71).
- 6 Figure de proue de l'interventionnisme messianique, Wilson est à l'origine d'une évolution de la signification de l'exceptionnalisme américain, qui passe d'un « exceptionnalisme exemplaire à un exceptionnalisme missionnaire », au nom du droit, du devoir, même, « de changer le comportement des autres pays » (84), « y compris par la contrainte » (156). Mais ce sont aussi les Quatorze points et la volonté d'établir une paix mondiale durable, notamment par une assemblée des nations, la Société des nations, dont l'auteur revisite le mythe du rejet par l'isolationnisme (89).
- 7 La victoire de la Deuxième Guerre mondiale catapulte les États-Unis dans le rôle de leader mondial ; le rapport à l'Europe s'inverse ; les Américains prennent le relais d'un empire britannique déclinant, notamment au Moyen-Orient. Avec la guerre froide vient le temps de la militarisation de la politique étrangère, qui ne cessera de croître, le passage d'un modèle « passif » à une « croisade active » (116). La tradition de neutralisme s'efface, même si, toujours, demeurent des « phases de retrait » (117).

L'heure est désormais au « siècle américain », à la « diffusion universelle du modèle politique et économique de l'Amérique » (102).

- 8 Le « consensus » de la guerre froide commence cependant à se craqueler à partir de la fin des années 1960, sous le triple coup de butoir de la guerre du Vietnam qui fait douter de l'exceptionnalisme, des actions de la CIA, notamment en Amérique latine, et de la défiance à l'égard des institutions (Watergate). Alors que l'Amérique doute de son destin et de son identité, s'opère une transformation profonde et durable de la politique intérieure, avec un parti républicain qui devient de plus en plus sudiste, « conservateur, religieux, militariste et nationaliste » (129). Si les premières décennies de la guerre froide avaient permis d'ériger une présidence « impériale », selon la formule de l'historien Arthur Schlesinger, le Congrès lance une vigoureuse contre-offensive dès la fin des années 1960 et gardera un pouvoir d'initiative et de blocage qui ne fléchira (très momentanément) qu'au lendemain des attentats de 2001.
- 9 Le *xxi*^e siècle s'ouvre sur de nouveaux paradigmes. Sous la houlette d'une alliance entre faucons et néoconservateurs, l'Amérique blessée fait déferler sa puissance militaire sur le monde dans un accès de « wilsonisme botté » sans précédent. Le bilan dressé par l'auteur est sévère : la guerre en Irak est un « cadeau stratégique » à l'Iran, la campagne d'Afghanistan est négligée et devient la plus longue guerre de l'histoire américaine (161). Cet investissement militaro-industriel ne faiblit pas avec Obama, même s'il « revient à une conception originelle de l'exceptionnalisme américain, reposant sur le caractère exemplaire plutôt que missionnaire de l'expérience américaine » (169) et si la conviction de « l'universalité du modèle américain » devient minoritaire dans la population. Maya Kandel dissèque la triple crise qui frappe les États-Unis à la fin de l'ère Bush : crise de légitimité, de crédibilité, de moyens (163) qui « semble menacer le rêve américain lui-même » (165). Au fond, Obama, comme Trump, défend une « diminution du rôle international des États-Unis » (175) et une autre définition de l'identité de la nation, même si, dans les faits, l'implication américaine dans le monde se renforce. Le déclin *relatif* de la puissance américaine (168) s'accélère, même si la puissance militaire demeure (encore) supérieure à toute autre, alors que s'élèvent des puissances non occidentales (la « montée des autres », selon la formule de l'analyste Fareed Zakaria) qui ont su pleinement profiter de l'ordre économique international mis en place par Washington.
- 10 Au carrefour de l'histoire et de la science politique, cet ouvrage offre une mise en perspective et une réflexion particulièrement bienvenues en cette deuxième décennie du *xxi*^e siècle, alors que la politique étrangère américaine connaît une crise existentielle sans précédent, que les États-Unis se trouvent à un nouveau « point d'inflexion, voire de rupture, de leur rapport au monde » (183) et que point un nouvel ordre mondial dont les règles ne seraient pas forcément écrites dans le monde occidental.

AUTEURS

ISABELLE VAGNOUX

Aix Marseille Université, LERMA, Aix-en-Provence, France. Rédactrice-en-chef d'*IdeAs. Idées d'Amérique*, Isabelle Vagnoux est professeur des Universités à Aix-Marseille, spécialiste de politique étrangère américaine et des relations avec l'Amérique latine. Elle co-dirige à Aix l'Observatoire des relations extérieures du monde anglophone (OREMA) au sein du LERMA (EA 853). isabelle.vagnoux@univ-amu.fr